

**EAT ME**



**Ahez  
Auguste Copa  
Keslyar**

# Préface

Des zombies, ou pas. Interdiction d'utiliser le mot "tondeuse" mais obligation de faire apparaître Claude François. Voici quelques contraintes qui pourraient être les nôtres.

Parce que le défi ne nous fait pas peur, à chaque projet nous nous confrontons à une nouvelle liste de contraintes afin de créer plusieurs récits différents émanant des mêmes consignes.

*Eat Me* est le premier projet d'écriture sous contraintes lancé comme une boutade pour se rappeler les exercices d'écriture au lycée, puis finalement on s'est pris au jeu comme des enfants et avons laissé nos plumes divaguer sans retenue.

Pour ce premier projet, trois auteurs se sont donnés la réplique dans des styles bien différents. À vous de découvrir maintenant le résultat de leur imagination.

## Les contraintes imaginées par Ahez

La première phrase sera celle du Supplément au voyage de Bougainville : "Cette superbe voûte étoilée sous laquelle nous revînmes hier et qui semblait nous garantir un beau jour ne nous a pas tenu parole."

Utiliser au moins 3 vers tirés d'un poème.

Utiliser un extrait de chanson populaire.

Mentionner quelques objets : une corde, une bougie, une allumette, un rouleau de sparadrap, un trombone ;

Le titre sera "Eat Me".

# Sommaire

Eat me, par Ahez.....p.4  
Eat me, par Auguste Copa.....p.7  
Eat me, par Keslyar .....p.10

# EAT ME

par Ahez

*Cette superbe voûte étoilée sous laquelle nous revînmes hier et qui semblait nous garantir un beau jour ne nous a pas tenu parole.* Il fait plus froid que jamais et la pluie dehors tombe sans relâche depuis les premières lueurs de l'aube. Les gouttes qui frappent les carreaux émettent un petit bruit métallique et dur. La lumière grise du jour filtre à peine à travers les rideaux tirés et un seul rai de lumière s'étire à travers la chambre. Je craque une *allumette* pour enflammer les *bougies* posées hier soir sur la table de nuit. Leurs flammes en voltigeant jettent une clarté trouble qui ne troue pas l'épaisse et douillette obscurité. Je m'enfonce à nouveau dans le lit et pousse un soupir de contentement. Les lueurs vacillantes font papilloter les contours des meubles alentours et allongent les ombres. Une légère odeur de fumée flotte dans l'air mêlée au parfum d'une femme. A mes côtés, sortant vaguement des ténèbres se dessinent les courbes dorées d'un corps. Sur le dos, un bras abandonné sur le ventre, les seins bombés, elle repose. C'est la petite fille de la vieille dame qui vit à côté. Je l'ai croisée plusieurs fois dans les couloirs de la résidence. Elle rendait visite à sa grand-mère qui est malade. Toujours guillerette et les lèvres rouges, j'ai tout de suite aimé cette jeune créature.

La mouvante clarté des bougies invite à la volupté et du bout du doigt, je dessine les rondeurs de son corps laiteux. Elle a une peau d'une exquise fraîcheur, pâle et duveteuse. Je remonte vers son visage légèrement tourné vers le mien. Ses lèvres toujours aussi rouges sont entrouvertes et invitent aux baisers. Ses yeux sont clos et ses longs cils ombrent mystérieusement sa joue. Quelques mèches de cheveux se sont égarées sur son visage et d'un geste délicat, je les écarte et les place derrière ses oreilles. Ce léger mouvement dégage une odeur sucrée, son parfum. C'est un mélange gourmand de pomme, de vanille et de praline, très enfantin cela dit, mais délicieux; on la croquerait.

Elle a toujours eu cet effet sur moi, ce désir gourmand qui fait saliver. Ses joues rebondies et satinées évoquent pour moi les pêches, juteuses et ensoleillées et ses lèvres rouges, les cerises brillantes de juin. J'aime regarder ses cheveux blonds qui ondoient comme les mers de champs de blé. Elle sent l'été et le soleil et sous ses pas, je m'attends toujours à voir des fleurs naître et s'épanouir.

Je quitte le lit doucement sans bousculer ce corps paisible. J'aimerais ne pas quitter son odeur et la garder sur ma peau, toujours. Mais pourtant la douche est nécessaire pour me débarrasser de l'étrange sensation poisseuse qu'apporte la nuit. Et puis l'engourdissement de la volupté ne dure qu'un moment et il faut revenir à la vie réelle. Rien de plus efficace que la douche pour cela. Par terre, nos vêtements de la veille jonchent le sol. Au passage, je ramasse le foulard qu'elle porte toujours autour du cou et le porte à mon nez. J'inspire profondément ce parfum qui me rappelle les gourmandises de mon enfance: tarte meringuée, bonbons de caramel, crème brûlée...C'est dommage qu'elle porte ce tissu autour de sa gorge si nacrée; ce cou fin et flexible a quelque chose de hautain et de noble comme les cygnes.

Je rentrais chez moi, la première fois que je l'ai vue. Elle est apparue dans un froufrou de tissu. La pluie, dehors, battait les pavés. Devant la porte de sa grand-mère – ma voisine – elle rejeta sa capuche rouge en arrière et sa chevelure blonde coula sur ses épaules. De petites gouttes perlaient sur les petites mèches collées à son front. Elle sentait la pluie, l'herbe fraîche et le printemps. Ses yeux clairs me lancèrent un regard espiègle, un trait aurait-on dit jadis, avant de s'engouffrer chez la vieille dame. Des vers enfouis dans ma mémoire me vinrent naturellement aux lèvres:

*«La courbe de tes yeux fait le tour de mon coeur,*

*Un rond de danse et de douceur,*

*Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,*

*Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu*

*C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.»<sup>1</sup>*

Je l'ai aperçue plusieurs fois après, sa frêle silhouette disparaissant au coin du bout du couloir. Elle semblait sautiller, balançant les bras sur le rythme de la chanson qu'elle fredonnait. « *Annie aime les sucettes, les sucettes à l'anis, les sucettes à l'anis d'Annie, donnent à ses baisers, un goût anisé.* » Allez comprendre pourquoi cette chansonnette me donnait l'eau à la bouche! On a pas idée d'écrire de tel texte et de le mettre aux lèvres de jeunes filles aussi croquantes! Bref, j'étais fou d'elle, déjà, sans même l'avoir vu plus de quelques secondes.

Vous imaginez à présent quelle ne fut pas ma surprise lorsque, après avoir entendu la sonnette retentir, j'ouvris la porte et que je la découvris se mordillant la lèvre, les yeux baissés avec un petit air gêné, les bras pleins de fleurs coupées. Sa grand-mère était absente et elle avait chuté dans la rue en poursuivant un papillon. Elle me demandait simplement un petit pansement pour mettre sur son genou écorché. Elle avait alors doucement relevé sa jupe pour le découvrir. Je m'étais brusquement éclipsé en bafouillant que j'allais chercher le *rouleau de sparadrap* dans la salle de bain. Je rêve encore parfois de cet instant suspendu dans le temps où mon regard suivait avec stupeur le tissu glisser sur cette peau de satin.

J'appris plus tard qu'elle rendait souvent visite à sa grand-mère parce qu'elle était si malade qu'elle ne quittait plus son appartement. Elle lui remplissait donc son panier de course dès qu'elle le pouvait. Et elle avait toujours dans son panier « une galette et un petit pot de beurre » ajoutais-je amusé. Elle avait alors fait retentir son rire clair en approuvant. Elle avait aussi, ce jour-là, trouvé que j'avais de grands yeux et un air filou. J'en avais rougi de plaisir comme un enfant. Cette petite était un vrai régal.

Au sortir de ma douche, je prends subitement conscience qu'il est temps d'en finir. Je ramasse alors les vêtements épars et les jette sur une chaise. Je souffle les bougies qui répandent alors leurs lourds parfums et j'ouvre d'un coup sec les rideaux. Le jour est morne et gris et j'hésite un instant à les refermer. Les mains toujours agrippées au tissu, je tourne la tête vers ma belle endormie. Elle semble plus pâle maintenant dans la triste lumière. Ses lèvres et ses joues ont comme perdu de leurs fraîcheurs. Sa robe

---

1 Eluard, *Capitale de la douleur*

rouge abandonnée sur le sol forme comme une tache, une flaque de sang. Triste tableau matinal. C'est étrange, en pleine lumière, à présent, son corps abandonné ne me semble plus si délicieux. Les draps blancs sont maintenant comme un linceul et la belle enfant me semble froide, rigide et distante. Je m'approche alors légèrement agacé de m'en rendre compte et je remonte doucement le drap sur sa poitrine. Ce faisant, je fais tomber par inadvertance la *corde* que j'avais laissée traîner près de son cou, qui a d'ailleurs, à présent que je le regarde de plus près, une marque nette et rouge. La prochaine fois, il faudra que je trouve une technique qui laisse moins de trace sur la peau.

Dans le carnet rangé dans le tiroir de ma table de chevet, j'ôte le *trombone* qui maintenait une illustration du *Petit Chaperon Rouge* que je gardais précieusement et la plie avec précaution. Puis je retourne près de ma douceur, je m'assois au pied du lit, cherche sa main froide, y glisse le petit papier et me colle à sa joue avec tendresse. Elle avait voulu voir le loup et j'avais fini par la manger.

# Eat me

de Auguste Copa

## *(Gr)eat me*

"Cette superbe voûte étoilée sous laquelle nous revînmes hier et qui semblait nous garantir un beau jour ne nous a pas tenu parole." Si j'avais été un personnage très cultivé d'un film à la Jane Austen, voilà comment j'aurais évoqué le temps de chiotte qui dresse, entre ma voiture et moi, un mur infranchissable composé de flotte armée d'un vent cinglant. Mais soyons réaliste, jamais je n'aurais pensé à citer du Diderot si je ne m'étais pas fracassé les oreilles sur une radio pour intellos qui frétilent de plaisir dès qu'un verbe est conjugué à un temps tellement vieux que personne ne saurait le nommer.

Pas le choix, il faut se lancer. Je fais un pas et quitte le porche de mon immeuble pour me prendre un aller sans retour glacial sur le visage. Le vent me fouette les joues, fait claquer ma jupe et s'acharne sur mes chevilles pour me rendre prisonnière de fers invisibles. Je sens ma poudre libre se faire la malle et mon mascara devenir pâteux sous le déluge diluvien. Sérieusement, pour le plus grand bien des êtres humains, on devrait raser toute cette foutue planète et recommencer tout depuis le début. Pas un mois ne s'écoule sans qu'un glandu d'un centre de recherche viennoise nous pomper notre air télévisuel afin de nous alarmer sur le trou de la couche d'ozone et sur un tas d'autres conneries. Nostradamus dit la même chose, sauf qu'il se plante de date, et tout le monde se fout du mort alors qu'on doit dire amen à un mec à moustache, bedonnant et bien en vie.

Pourtant la solution est simple et je suis sûre que plus d'un scientifique rêve d'avoir les tripes de foutre un tel plan à exécution. Dans les films de science-fiction, les colonisateurs lunaires – ou martiens – construisent des espèces de verrues en verre à la surface des planètes. L'air n'étant pas respirable pour eux, ils s'enferment dans ces dômes à l'abri de toutes les foudres qu'un dieu potentiel nous balance sur la tronche à longueur d'années. Les dômes, c'est l'avenir. Si un foutu génie avait mis ça en place, je ne me retrouverais pas à la mode capillaire des années 70 avec une gueule à faire peur au Joker.

Ma rêverie passagère sur les dômes salvateurs m'aura tout juste donné le temps de rentrer dans ma voiture où je hurle intérieurement de terreur en voyant les ravages du temps dans le rétroviseur. Une femme avertie en vaut deux : ma boîte à gant recèle tout le nécessaire pour un ravalement de façade express.

Arrivée au boulot je retrouve ma copine Ludivine comme si de rien était – « ah oui quel temps de chien, je dois vraiment être affreuse » – et je me pose comme une fleur sur mon siège prétendant que mes vingt minutes de retouche sont parfaitement naturelles. À la pause déjeuner, Ludivine m'attrape le bras et nous filons vers notre brasserie préférée.

Entre poivre et sel, Ludivine plante ses yeux de biche siliconée dans les miens. Quand Lulu use de ses charmes c'est qu'elle veut quelque chose de moi. Dans le mille; demain soir j'ai rendez-vous avec un ultime inconnu. Depuis quelques mois, la passion de

Ludivine, c'est le coaching amoureux. Avant d'envoyer valser sa carrière de secrétaire pour celle de Cupidon, elle compte bien affûter son talent sur mon humble personne. J'ai bien essayé de fuir cette contrainte, mais ne nous dit-on pas qu'il faut aider son prochain. Alors pour mes neuf mètres carré de Paradis (vu le monde qu'il y a la haut, il faut mieux s'attendre directement au paradis des chambres de bonnes), j'aide Ludivine et sacrifie toute fierté personnelle. Cette fois, la biche m'assure que cet homme-là est le bon pour moi. Elle miserait toute sa carrière virtuelle sur la tête de son nouveau poulain.

### ***(B)eat me...***

Le soir même, à peine le seuil de mon appartement franchi, je me rue sur ma penderie en quête de la tenue parfaite pour rencontrer l'inconnu mystère, futur homme de ma vie et père de mes enfants. Je n'aurai pas attendu toutes ses années en vain, ni envoyé valser tous les mignons qui m'offraient leurs faveurs pour finir esseulée à la fin de mon mandat vital. Il m'a bien fallu un soir et une journée complète pour vider ma penderie et créer la tenue parfaite pour l'inconnu de rêve numéro 9.

L'heure du dîner approche et je me sens comme une jeune première attendant son prince charmant. Pleine d'illusions et d'espoir, j'enfile mes breloques et je m'appête à monter dans mon carrosse pour rejoindre la salle de bal [soit la guinguette locale]. Je révise un peu mes pas. J'ai une paire de guiboles à faire tourner les têtes et j'ai depuis longtemps perfectionné mon jeu de jambes de manière à croiser mes allumettes pour faire des étincelles. Les hommes n'y résistent jamais très longtemps mais pour une courte durée.

Jambes parfaites, tombé de manteau au top et décolleté à faire rugir un curé, je fais mon entrée au restaurant. Je m'annonce au comptoir et on me dirige à ma table où l'homme se lève pour m'accueillir.

Il dit qu'il s'appelle Mohamed, Momo pour la plupart des gens. Date de consommation fraîchement dépassée. Momo n'a de Richard Gere que la mèche blanche. A quoi s'attendait-il en me rencontrant, je me le demanderai toujours. Cela dit, à part son âge et sa tête à avoir jouer du trombone pendant toutes ses années collègue, il n'est pas si mal. Un peu de conversation, un brin d'humour et surtout il a l'oreille attentive ou c'est un très bon comédien. Au bout d'une heure et demi de rendez-vous, je souffle la bougie qui délimitait son espace du mien. Tombé de rideau, bye-bye Momo.

Trop vieux, trop gentil, trop attentionné. Où est le prince charmant fougueux que j'attendais ? Ni une ni deux, le fessier confortablement installé devant mon volant, je compose maladroitement le numéro de Ludivine. Si « Momo » était le nec plus ultra, elle pouvait dire adieu à sa carrière d'entremetteuse. Certes, des précédents il était de loin le plus normal, mais je ne me suis pas inscrite pour un remake de Lolita. Ludivine tente de m'apaiser et me dit que le vin me fait toujours cet effet. Elle n'a pas tort, je suis beaucoup plus virulente quand j'ai bu. Je ferai mon compte rendu à jeun.

L'envie est plus forte que moi, le seuil de mon appartement franchi, je m'empare de mon carnet téléphonique. Je connais la page par cœur et le numéro aussi. Mais le réflexe est toujours le même. Je me sens moche, peu attirante et tout sauf intéressante. Je m'entends dire à un répondeur des mots comme « Botox », « nez », « rapidement » et je

raccroche avant de m'effondrer dans mon canapé la buée aux yeux et la zapette à la main.

Certaines s'abreuvent de comédie romantique à la noix, moi je regarde La Corde en boucle. Tout le monde s'en fout des histoires de cœur dans ce film, tout ce qui les intéresse c'est le macchabée planqué dans le coffre. Le noir et blanc reflète bien mon état d'esprit, triste comme ma vie et je n'ai pas à supporter un Hugh Grant jouant pour la millième fois le même rôle.

(Tr)eat me !

« Betty, j'ai bien eu votre message. J'ai une bonne nouvelle pour vous. Une place s'est libérée. Vous pourrez avoir un nez à la Audrey Hepburn comme vous en rêviez et cela bien plus tôt que prévu. Rappelez moi pour les arrangements. »

Et merde, je n'ai pas rêvé. J'ai bien commandé un nouveau nez. Mon chirurgien plastique me connaît par cœur et sait ce qui me va, je n'ai même plus besoin de lui préciser. Il sait aussi reconnaître les pigeons désemparés. Le brave, il aurait tort de se priver. Malheureusement pour moi, il est déjà marié à une poulette 100% OGM. Je passe la journée à filtrer les appels de Ludivine et de Momo en préparant mon sac. En route pour la clinique, j'appelle une vieille connaissance médecin qui me fait mon arrêt de travail de quelques semaines officiellement pour cause de dépression, officieusement pour laisser le temps à mon nouveau nez de paraître naturel.

Cotonneuse, je me réveille au son d'une chanson du moment. Ils ne laissent rien au hasard dans cette clinique, et même la musique est là pour apaiser nos peurs « You are beautiful, you are beautiful, it's true ». Comme à mon habitude, je ne me rappelle de rien et mon shoot anesthésique est toujours aussi agréable. Pendant quelques dizaines de minutes ma vie reprend des couleurs. Je ne pense plus à Momo ni même à Ludivine. Je m'imagine dans un clip à la Beverly Hills en Audrey Hepburn des temps modernes entourée de galants qui me répètent combien je suis belle et combien ils m'aiment.

Au moment de remplir le chèque et de plier bagages, ma vie habituelle reprend inévitablement son cours avec l'espoir infini que cet affreux bandage change ma vie. Après un saut à la pharmacie située dans la ville voisine, je rentre chez moi exténuée. Ludivine a harcelé mon répondeur vieux comme le monde si bien que la bande est presque entièrement dévouée à sa voix. J'écoute d'une oreille tous les messages alarmistes de ma Lulu. Tout en rangeant les médicaments, je réalise que ma collection de rouleaux de sparadrap s'agrandit : symbole de mes quelques opérations. Je me saisis du marqueur et – comme à mon habitude – je marque l'année sur le nouveau rouleau... comme une sorte de calendrier caché.

Les jours passent et se ressemblent dramatiquement. J'ai rappelé Ludivine pour lui raconter le vin, le nez, La Corde et Momo. Elle m'enguirlande et me console. Je lui plaît il paraît. Et il serait assez gentil pour me donner une autre chance si je me décidais ne serait-ce qu'à répondre à l'un de ses messages. Mon avenir m'appartient, me dit-elle et mon nouveau nez n'y serait pour rien. Il est midi, le facteur passe. Coïncées dans le journal, je trouve deux enveloppes. L'une m'est bien connue, elle vient de la clinique. Une facture sans doute. Elle valdingue à l'autre bout de la pièce. Mes mains se referment sur

la seconde et mon cœur se serre. Je ne connais que cette écriture et je sais déjà ce qu'elle renferme.

Lulu dit vrai, je suis en âge de raison. Il me faut bien dix minutes pour formuler de plates excuses par SMS et lancer une perche à Mohamed en espérant qu'il me réponde. Les yeux toujours rivés sur l'enveloppe j'entends la sonnerie de mon téléphone portable. C'est Momo qui me répond : « « Laissons à la belle jeunesse. Ses folâtres emportements, Nous ne vivons que deux moments : qu'il en soit un pour la sagesse » disait Voltaire. Seriez-vous disponible vendredi soir ma chère ? ». Quelque part soulagée, j'accepte son invitation.

C'est le même cirque tous les ans. Un acharnement sans fin que ma mère semble trouver tout à fait à son goût. J'ouvre l'enveloppe et sort ma carte où des lettres dorées annoncent fièrement : « 50 ans ! Bon anniversaire ! ». Contrairement aux autres années, je pose ma carte bien en évidence. Je regretterais presque mon nouveau nez, qui ne sera pas un sujet de conversation très éclairé vendredi soir. Au diable, en avant les gambettes, je ne suis pas encore tout à fait périmée !

# EAT ME

de Keslyar

Cette superbe voûte étoilée sous laquelle nous revînmes hier et qui semblait nous garantir un beau jour ne nous a pas tenu parole.

Oh, la soirée fut bonne, oui, comme d'habitude. Bu un peu – beaucoup –, un peu partout, plus que de raison. Mais nous rentrâmes bras-dessus bras-dessous, un vague sourire aux lèvres, puis, inspirés sans doute par la pleine lune, nous nous jetâmes l'un sur l'autre, frénétiquement, sans même prendre le temps d'allumer une bougie.

C'est ce matin que tout a dérapé. Gueule de bois. Bouche pâteuse, langue de carton. Un orchestre symphonique battait sous mes tempes. La chaleur moite du lit m'oppressait. À travers les minces rideaux filtrait un jour crasseux, maussade, et pourtant suffisamment lumineux pour venir s'insérer dans la chambre exigüe, se faufiler sous mes paupières encore lourdes de sommeil et agresser mes pupilles dilatées par les excès de la nuit. Quand Il s'est levé, je n'ai rien dit, bien trop occupée à retenir la vague de nausée qui me remontait au bord des lèvres. Peut-être aurais-je dû. Peut-être n'aurait-ce rien changé. Ensuite, j'ai entendu l'eau couler dans la salle de bain, puis plus rien. Il s'est habillé sans un mot. Alors seulement Il s'est tourné vers moi, toujours recroquevillée sous les draps. Sa voix était sans relief. Ses paroles pourtant étaient les mêmes que d'habitude, mais elles m'ont parues plus plates.

« Je dois partir. Reste autant que tu veux, la chambre est payée jusqu'à ce soir. Je t'appelle bientôt. »

Mais cette fois-ci, je savais qu'Il ne le ferait pas.

Alors, la journée a commencé à s'étirer. Tout doucement. Très lentement. Dehors, le temps était immobile. Ciel blanc, à peine grisâtre, immuable. Un fin crachin ininterrompu. Un temps à se pendre, ai-je pensé. Et là, fugitivement, j'ai vu très nettement la corde accrochée à la tringle des rideaux, avec le nœud coulant au bout, et la petite chaise juste devant. J'ai secoué la tête. La vision n'avait pas duré plus de quelques secondes, mais elle m'avait un peu sortie de ma torpeur. Suffisamment en tout cas pour que je sorte de mon sac mon paquet de cigarettes et que je me dirige vers la fenêtre pour fumer en contemplant la pluie. Briquet qui ne marche pas, évidemment. Heureusement que j'ai toujours une boîte d'allumettes. Et une bouteille de vodka. Il paraît qu'il faut soigner le mal par le mal. J'espère que ça calmera les premières mesures de la 9<sup>e</sup> de Beethoven qui résonnent au plus profond de mon crâne. Et peut-être même que ça tuera le cafard qui y rôde sournoisement...

Finalement, c'est toute la bouteille qui y est passée. Mais si le marteau-piqueur qui sévissait dans ma tête a disparu, le cafard, lui, n'est pas soluble dans l'alcool. Qui a dit que La joie venait toujours après la peine ? Je m'enfonçais peu à peu dans un marécage d'idées noires, je m'embourbais dans les sables mouvants de la déprime, seule dans la chambre miteuse du petit motel sordide où je retrouvais à jours et heures fixes mon amant régulier. J'en ai été tirée soudainement par une sonnerie stridente qui m'a vrillé le

cerveau. Un message. J'ai cherché fiévreusement l'appareil. Allait-Il m'annoncer qu'il revenait me voir et passer la journée avec moi ?

« Nous vous informons que vous avez utilisé la totalité de votre forfait. »

...

Comme la vie est lente Et comme l'Espérance est violente

J'ai éclaté en sanglots. De dépit, de rage, de désespoir. J'ai repensé aux débuts de notre relation, au rouleau de sparadrap qu'il gardait toujours sur lui pour m'accrocher des petits mots gentils partout, à la fois où Il avait dû partir précipitamment, sans oser me réveiller... Il m'avait laissé une note accrochée avec un trombone dans le livre qu'Il m'avait offert pour tromper ma solitude... sur la page s'étalait un poème, Il en avait souligné deux vers

*Vienne la nuit sonne l'heure*

*Les jours s'en vont je demeure*

« *Je demeure* » ! Quelle ironie... Aujourd'hui, c'était plutôt « *L'amour s'en va* »... L'alcool embrume l'esprit, mais parfois, il conduit aussi à une cruelle lucidité, jetant une lumière crue sur ce qu'on essaie de toutes nos forces d'occulter. Imbibée de vodka bon marché, je pleurais sur le fiasco de toutes ces années inutiles. *Nobody loves me, it's true*. Par cette simple phrase, je tirais le bilan de ma vie désespérément vide, je constatais l'inanité de mon existence. Un travail inintéressant – j'avais raté toutes les opportunités qui auraient pu l'être –, des histoires minables, comme cette dernière relation avec un quadragénaire-marié-deux-enfants, et l'alcool, ce liquide brûlant qui seul me rendait vivante depuis quelques années, mais qui avait, lentement mais sûrement, éloigné de moi les derniers amis qui me restaient. Il n'y avait plus rien qui me retenait, et plus personne pour me regretter.

Prise d'une sorte de frénésie, j'ai vidé l'ensemble de mon sac à main par terre. La crise aussitôt passée, je suis retombée immédiatement dans un état de prostration. Les larmes coulaient toutes seules sur mes joues mais je ne les sentais plus, les yeux me brûlaient. Une petite voix me murmurait à l'oreille « *Il paraît qu'on voit toute sa vie défiler Quand on est sur le point d'y passer. Il paraît qu'on sait le moment arriver Quand l'ultime projection est lancée...* » Dehors il pleuvait toujours, mais je ne le voyais plus. Il n'y avait plus de dehors. Plus rien que le contenu d'un sac, le résumé de ma vie, gisant épars sur la moquette d'un motel de banlieue. Et parmi ce fatras, je ne voyais qu'une seule chose : ma boîte de somnifères, pleine aux trois-quarts. Alcool et médicaments n'ont jamais fait bon ménage. Deux petits mots dansaient au-dessus du paquet, comme écrits en lettres de feu :

EAT ME